

LOUIS DEROY

## LE PROBLÈME DU YOD EN MYCÉNIEN

Depuis la publication, en 1952, du fameux article Evidence de Michael Ventris et John Chadwick, les mycénologues utilisent régulièrement, dans la transcription des tablettes, les trois syllabogrammes *ja* (n° 57), *je* (n° 46) et *jo* (n° 36), non sans trouver parfois gênante la présence de *j* dans certains mots. Mais la phonétique est venue à l'aide avec une complaisante souplesse. La théorie généralement admise aujourd'hui est qu'à l'époque des tablettes, le yod simple, tant initial qu'intervocalique, était "en train d'évoluer vers *b*". Ainsi, en admettant que l'évolution n'était pas encore entièrement réalisée, on se trouve naturellement à l'aise pour justifier les hésitations graphiques des scribes, parfois du même scribe<sup>1</sup>. Qu'il suffise de rappeler ici quelques doublets bien connus: *o-jo-*, *wirineo/wirinejo*, *wearepe/wejarepe*, *a<sub>2</sub>keteren/jaketeren*, etc. Le seul helléniste qui, à ma connaissance, ait franchement remis en question la validité de ces transcriptions est Carlo Gallavotti dans son article, *Esiti e segni di jod in miceneo*, en 1960<sup>2</sup>. Il y proposait d'écrire *a<sub>1</sub>*, *e<sub>1</sub>* et *o<sub>1</sub>* au lieu de *ja*, *je* et *jo*.

La réticence marquée en 1964 par Saul Levin<sup>3</sup> à propos de *jo* va évidemment dans le même sens: le linguiste américain proposait de transcrire, au moins provisoirement, *o<sub>2</sub>* au lieu de *jo*.

Mais Gallavotti et Levin semblent n'avoir convaincu personne. Je crois cependant qu'ils avaient raison. C'est pourquoi je voudrais essayer de reprendre la question en la posant de la manière suivante: l'image différente du mycénien qu'on obtient en substituant *a<sub>4</sub>*, *e<sub>2</sub>* et *o<sub>2</sub>* respectivement à *ja*, *je* et *jo*, n'est-elle pas la plus conforme à l'état de langue que fait supposer l'histoire ultérieure du grec, tout en supprimant une série d'incohérences difficilement imputables aux scribes?

En effet, avant le déchiffrement des tablettes, les hellénistes admettaient

<sup>1</sup> Parmi les plus récentes publications, on verra notamment C. J. Ruijgh, *Etudes sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, Amsterdam 1967 § 39 et al.; P. Wathelet, *Les traits éoliens dans la langue de l'épopée grecque*, Rome 1970, 133 s.

<sup>2</sup> Dans *La Parola del Passato* 73, 1960, 260—281.

<sup>3</sup> *The Linear B decipherment controversy re-examined*, New York 1964, 81—84.

communément que, dans le plus ancien grec, le yod s'était affaibli en toutes positions dès l'époque préhistorique et était devenu généralement *h* avant de s'amuir. Cependant ils observaient que cet amuisement avait été bien souvent contrarié par des réactions diverses des locuteurs et que de nombreuses formes attestées dans l'usage classique résultent de réfections. Dès lors, dans cette évolution, la question est de savoir dans quelle mesure les Mycéniens, gênés par l'amuisement du yod, avaient déjà opéré les ajustements qu'attestent les parlers grecs ultérieurs. Il va sans dire que ma recherche ne peut reprendre tous les cas, d'autant moins que beaucoup de mots mycéniens ne sont pas encore sûrement interprétés. Mais l'examen de plusieurs groupes morphologiques et lexicaux suffira, je crois, à poser exactement le problème.

\* \* \*

Bien avant l'interprétation des tablettes, il était donc communément admis qu'en grec préhistorique, *y-* initial de mot devant une voyelle s'était affaibli et était devenu un *h-* sourd, que note l'esprit rude dans les dialectes du premier millénaire, à l'exception de ceux qui ont été affectés secondairement par la psilose. Parmi les exemples classiques, il suffit de rappeler ἡπαρ 'foie', issu de i.-e. \**yēk*<sup>h</sup>*r* (cf. skr. *yakṛ*, lat. *jecur*), et le pronom relatif ὅς, issu de i.-e. *yo*s (cf. skr. *ya*s). Mais cette altération de *y-* ne fut pas sans heurter les habitudes articulatoires de certains locuteurs, si bien que, dans une série de mots, une réaction s'est produite qui consistait à renforcer l'articulation de *y-* en *dy-*, ce qui a normalement abouti à ζ-. Ce phénomène — analogue à celui qui a transformé la semi-voyelle du latin *jugum* en l'affriquée de l'italien *giogo* et en la fricative du français *joug*. — est bien connu notamment par ζυγόν 'joug', ζέω 'bouillir', ζεῖα 'épeautre' et ζώνη 'ceinture'.

Ce double traitement de *y-* initial se trouve déjà dans les tablettes mycéniennes, avec, semble-t-il, la même répartition lexicale. D'une part, *ote* correspond au classique ὄτε, et *o-* proclitique, dans *ouruto*, *owide*, *ooperosi*, *odekasato* etc., n'est autre que l'adverbe \**ō* "ainsi", équivalent du classique ὥς (comme οὕτω de οὕτως). D'autre part, le traitement de *zeugesi* (dat. pl.) et de *zeugensi* (dat. pl.) s'accorde avec celui de ζυγόν, tandis que *zesomeno*, *arepaxoo*, *arepozoo* et peut-être *zoa* s'insèrent sans heurt dans le groupe de ζέω.

Il y a cependant une discordance gênante: c'est que l'adverbe proclitique précité est transcrit *jo-* dans *joijesi* (PY Cn 3,1), *joasesosi* (PY Cn 608,1), *jodososi* (PY Jn 829,1) et quelques autres cas.

On explique généralement cette divergence en supposant qu'à l'époque des tablettes, c'est-à-dire vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (et forcément un ou deux siècles plus tôt si on refuse les critiques de L. R.

Palmer touchant la date des tablettes de Cnossos), la prononciation de *y-* était encore indécise et tendait vers *h-*.

C'est, à mon sens, peu vraisemblable, car on doit imaginer que les scribes, rares lettrés et fonctionnaires respectables des palais royaux, avaient des traditions d'école et des règles administratives communes qui constituaient, en somme, ce que nous appelons une orthographe. Celle-ci n'excluait pas, on le sait, les erreurs individuelles. Mais elle devait sûrement résoudre un problème aussi général que celui du yod, si celui-ci existait vraiment dans la prononciation contemporaine.

Je ne crois pas qu'une pareille hésitation articulatoire et graphique ait existé à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle dans le monde mycénien, car non seulement ceux qui refusent les critiques de L. R. Palmer sur la date des tablettes linéaires B de Cnossos devraient la faire commencer deux siècles plus tôt en mycénien de Crète, mais encore on serait obligé — à moins de refuser la relation du système linéaire B avec le linéaire A — de l'admettre déjà dans la langue minoenne préhellénique entre 1700 et 1600 avant J.-C. C'est, en effet, ce qui ressort de la comparaison des deux formes du même mot, *ja-sa-sa-ra-me* et *a-sa-sa-ra-me*, qu'on obtient dans plusieurs inscriptions linéaires A<sup>4</sup> en attribuant aux signes les valeurs de l'écriture linéaire B.

Je préfère donc transcrire la première forme *a<sub>4</sub>-sa-sa-ra-me* et refuser l'existence de signes en *j-* dans le linéaire A. Je pense que la langue minoenne n'avait pas ou n'avait plus, dès cette époque, de yod dans son système phonologique. Après tout, l'absence de ce phonème en préhellénique expliquerait au mieux pourquoi le plus ancien grec (le 'grec commun') a tôt perdu son *yod* hérité de l'indo-européen: ce phonème heurtait les habitudes de prononciation du substrat<sup>5</sup>.

<sup>4</sup> La plus récente liste de ces inscriptions se trouve dans l'article de J.-P. Olivier et O. Pelon, Un tesson inscrit en linéaire A de Mallia, BCH 95, 1971, 433—6.

<sup>5</sup> Cette hypothèse n'est pas nouvelle. Déjà en 1927, un helléniste polonais, A. Śmieszek, dans les *Symbolae grammaticae in honorem Ioannis Rozwadowski* I 179—83, a proposé d'expliquer le traitement de *\*y-* en ζ- dans certains mots relatifs à la civilisation matérielle, comme le résultat des efforts infructueux faits par une population préhellénique pour prononcer le *y-* initial du grec. Ce serait donc un phénomène analogue à celui qui s'est produit, lors des invasions germaniques, dans le Sud de la Gaule: des mots franciques comme *\*want*, *\*wardôn* et *\*wadi*, y sont devenus d'abord *guant*, *guarder* et *guage* (avec renforcement de *w-* en *gw-*) avant de se réduire à *gant*, *garder* et *gag*. M. Leroy, qui cite l'opinion de Śmieszek dans la plus récente étude de ce problème phonétique (Sur le double traitement de *\*y-* initial en grec, dans *Mélanges Pierre Chantraine*, Paris 1972, spéc. p. 113), la rejette, en invoquant l'avis de Michel Lejeune, et se rallie à une autre explication: les formes avec ζ- viendraient du thrace ou d'un dialecte du même groupe (indo-européen, mais non hellénique). Mais la place et l'importance du thrace à l'époque "où les Grecs, avant de pénétrer dans leur domaine historique, se trouvaient au Nord de l'Hellade classique", sont-elles plus certaines que ce que l'on sait du préhellénique?

Si donc il n'y avait plus de yod initial devant voyelle en mycénien, il faut remplacer les transcriptions habituelles *ja-*, *je-* et *jo-* respectivement par *a<sub>4</sub>-*, *e<sub>2</sub>-* et *o<sub>2</sub>-*. Ainsi tout devient simple et clair. Non seulement il n'y a plus, par exemple, qu'une seule forme de l'adverbe \**ō*, écrite tantôt *o-*, tantôt *o<sub>2</sub>-*<sup>6</sup>, mais on ne doit plus tenir compte nécessairement d'un primitif *y-* pour interpréter *aketerē*<sup>7</sup> (PY Jn 832,1), *a<sub>2</sub>ketere* (KN V 118) et *a<sub>4</sub>ketere* (PY Mn 11,2): dans les trois cas, il pourrait s'agir d'ἄσκητήρ, même si ce dernier mot n'a jamais eu de yod initial.

\*                      \*                      \*

Le même raisonnement s'applique naturellement au yod intervocalique, disparu, lui-aussi, dès le grec commun. L'hiatus qui en résultait, a subsisté plus ou moins longtemps avant d'être réduit par contraction à des dates qui varient selon les dialectes. On sait, par exemple, que le nom de nombre indo-européen \**treyes* (cf. skr. *trayas*) est devenu finalement τρεῖς en attique, mais qu'il est encore écrit τρεες en crétois.

Toutefois l'amuïssement attendu n'est pas réalisé partout dans les mots de l'époque historique. Le cas du suffixe indo-européen \**-yos* est, sur ce point, particulièrement révélateur. Si nous laissons de côté, comme il se doit, les évolutions de \**-tyos* et \**-thyos* en -σ(σ)ος (p. ex. dans τόσ(σ)ος), de \**-kyos* et \**-khyos* en -σος (p. ex. dans τρισσός), de \**-dyos* en -ζος (p. ex. dans πεζός) et d'autres traitements analogues qui sont ici hors de question, il reste essentiellement deux cas. Le premier, le plus simple, est celui où \**-yos* a été attaché à un thème en voyelle (p. ex. dans \**δFoyós*, équivalent du skr. *dvayas* 'double'): on attend que *-y-* intervocalique s'y soit amui dès le grec commun. Le second est celui où \**-yos* suit un groupe de deux consonnes (p. ex. dans \**πατroyós*)<sup>8</sup>: la difficulté de prononcer un groupe de trois consonnes a été évitée — probablement dès le stade indo-européen commun<sup>9</sup> — par l'insertion d'une voyelle d'appui, en l'occurrence un *i* (de là \**πατroyós*, devenu le classique πάτριος).

<sup>6</sup> La faculté d'employer librement et concurremment des signes homophones est une caractéristique bien connue de l'écriture linéaire B comme de diverses autres écritures anciennes, notamment de l'écriture cunéiforme.

<sup>7</sup> Dans la transcription habituelle *aketerē*.

<sup>8</sup> Il est évidemment abusif, mais commode d'écrire ainsi, en lettres grecques, les formes attribuées au grec commun.

<sup>9</sup> Le phénomène est bien attesté aussi en vieil-indien; la métrique védique permet d'affirmer la prononciation *-iya-*, même dans des mots où la graphie ne note pas le *i* d'appui. Cf. L. Renou, Grammaire de la langue védique, Lyon et Paris 1952, § 34 et § 229.

Ainsi s'est constitué le sentiment que le suffixe *\*-yos* avait un doublet plus commode et plus net, *\*-iyos*. Il est clair que les anciens Grecs ont préféré et très tôt généralisé l'emploi de la seconde forme. Le texte homérique en témoigne abondamment: ἄπιος, ἡέριος, ἄλιος, αὐχένιος, δαιμόνιος, δήμιος, ἡσύχιος, καίριος etc<sup>10</sup>. Cette extension, phonétiquement abusive, explique les termes en -αίος, -εῖος, -οῖος. Dans les plus anciens de ces termes, le *y* intervocalique devrait avoir disparu. Mais il s'est produit des réfections par analogie: c'est ainsi que \*δFoyός, qui aurait dû devenir \*δοός, n'est attesté, dès l'époque homérique, que sous la forme δοιός<sup>11</sup>.

Si l'on admet que cette réaction, due à l'analogie, a progressivement généralisé les finales -αίος, -εῖος, -οῖος contre l'évolution phonétique normale qui devait produire des finales -αος, -εος et -οος, la question qui se pose est de savoir à quel stade le mycénien se situe. Sans doute, dans la transcription habituelle, des finales comme *-ajo* et *-ejo*<sup>12</sup> donnent l'image rassurante d'un mycénien proche de la langue classique. Mais elles ne sont pas certaines. Il reste des anomalies surprenantes telles que la concurrence étrange de *-ajo* et *-aijo*, de *-ejo* et *-eo*.

Si, au contraire, comme je le propose, on substitue *a<sub>4</sub>* à *ja*, *e<sub>2</sub>* à *je* et *o<sub>2</sub>* à *jo*, on obtient un état de langue où les formations analogiques n'ont pas encore éliminé les anciennes. Parmi celles-ci se trouvent des termes techniques, comme *parawao<sub>2</sub>*, c'est-à-dire \*παρᾱFαον 'protège-joue' dérivé de \*παρᾱFα (éol. παρᾱύα, ion. \*παρῃFα > παρέα et παρεία) 'joue', et comme *kumaa<sub>4</sub>*, féminin de \*kumao<sub>2</sub>, qui représente peut-être \*κυρῡναος 'en forme de tête, caractérisé par une tête', dérivé d'un vieux terme κύρῡνα 'tête' d'origine préhellénique<sup>13</sup>. Il y a aussi des noms de lieux sacrés comme *dina<sub>4</sub>o<sub>2</sub>* 'sanctuaire de \*ΔῖFα' (*dina<sub>4</sub>*, en graphie

<sup>10</sup> Voir notamment P. Chantraine, La formation des noms en grec ancien, Paris 1933, 33 ss.

<sup>11</sup> Je ne crois pas qu'on puisse vraiment, comme on le fait souvent, expliquer une forme comme δοιός par une primitive gémination de *y* (\*δFoyyoς au lieu de \*δFoyoς). A défaut de pouvoir être expressive, pareille gémination paraît purement gratuite. En fait, la justification de -ίος ne relève pas de la phonétique, mais de la morphologie (extension analogique de suffixe).

<sup>12</sup> Il n'y a pas de *-ajo* représentant sûrement *-oyos*.

<sup>13</sup> Cf. Hésychios s.v. κύρῡνα · κῡρᾱνῖα. L'adjectif féminin *kumaa<sub>4</sub>* est employé dans la tablette pyléenne Ta 711 pour décrire un vase appelé *qerana*. Il est suivi d'un adjectif complémentaire *qoukara* interprété depuis longtemps au sens de "à tête bovine". Κύρῡνα est une variante de κυρύνᾱ, ion.-att. κορύνῃ, comme je crois l'avoir montré dans ma communication A propos du minoen *kuro* 'somme' au IIIe Congrès International d'Etudes Crétoises, à Rhéthymnon (septembre 1971, Actes à paraître).

habituelle *diuja*) et peut-être aussi comme *dikatao<sub>2</sub>* ‘sanctuaire<sup>14</sup> du Dicté’ (\*Δικταον, devenu ensuite Δικταϊον par réfection analogique). Mais la plupart des mots en -ao<sub>2</sub> (fém. en -aa<sub>4</sub>) sont des appellations de personnes, dont on sait combien elles restent longtemps figées sous leurs formes anciennes. Les unes sont dérivées d’un toponyme: p. ex. *erao<sub>2</sub>*, *eraa<sub>4</sub>*, en regard du nom de la localité crétoise *era*; *sukiritao<sub>2</sub>* en regard de *sukirita* (probablement Συγκρίτᾱ ‘fédération’); *reukataraa<sub>4</sub>* en regard de \**reukatarā* (Λεύκτρα, cf. *reukotoro* Λεῦκτρον); *akorao<sub>2</sub>* en regard de *akora* (Ἀγορά). D’autres anthroponymes semblent se référer à des caractéristiques personnelles<sup>15</sup>: p. ex. *ramao<sub>2</sub>*, qui peut représenter \*Λᾱμᾱος ‘Chassieux’ (cf. λήμη ‘chassie’); *aradao<sub>2</sub>*, interprétable par \*Αρδαος ‘Crasseux’ (cf. ἄρδα ‘crasse’); *tigao<sub>2</sub>*, où l’on peut voir \*Τίφαος ou \*Τίλφαος ‘Miteux’ (cf. τίφη ou τίλφη ‘mite’)<sup>16</sup>.

À côté de ces mots en -ao<sub>2</sub> (-αος, -αον) et -aa<sub>4</sub> (-αα), que je considère comme anciens et traditionnels, la transcription que je propose ici atteste cependant aussi, en mycénien, des mots en -aio<sub>2</sub> (-αιος, -αιον) et *aia<sub>4</sub>* (-αια): ce sont ceux qui sont écrits étrangement -*aio* et *aia* dans la transcription habituelle. Plusieurs d’entre eux sont des termes utilisés par l’administration pylienne et sans doute créés pour cet usage à une date où l’on tendait déjà à étendre abusivement l’emploi de -ios. C’est clair, à mon avis, pour *korokuraio<sub>2</sub>*, que j’ai proposé ailleurs<sup>17</sup> d’interpréter comme une appellation des auxiliaires locaux employés à la levée et au regroupement des impôts en nature. À mon avis, c’est un dérivé en -ios de \**korokura*, c’est-à-dire de \*κροκύλᾱ, ion.-att. κροκύλη, dont le sens général de ‘va-et-vient’ est impliqué par les sens spéciaux de ‘trame’ (fil qui va et vient en travers de la chaîne d’un métier à tisser) et de ‘frange côtière de galets’ (qui vont et viennent avec le flux et le reflux de la mer). Les \*κροκυλαιοι, comme leurs collègues les κερκίδες (*kekide*) ‘navettes’, avaient pour activité caractéristique d’aller et venir continuellement entre le siège de la recette et les demeures des con-

<sup>14</sup> Il n’est pas impossible que *dikatao<sub>2</sub>* soit une épithète de *diwe* ‘Zeus’ (au datif), qui le suit sur la tablette KN Fp 1,2, mais écrit en signes plus petits. Cette interprétation ne change d’ailleurs rien à la question qui nous occupe.

<sup>15</sup> On comparera les noms français *Boutonnet*, *Crapé*, *Lebideux*, *Limasset* et d’autres. Cf. notamment A. Dauzat, *Les noms de famille de France*, Paris 1945, 182 ss.

<sup>16</sup> Ces interprétations sont naturellement des hypothèses. On comparera cependant, en grec classique et ultérieur, des sobriquets et hypocoristiques tels que κορυζᾱς ‘morveux’, ἀνθρακίας ‘charbonneux’, καπνίας ‘fumeux’, μαχαιρᾱς ‘coutelier’, Ἀλκᾱς (= Ἀλκαμένης?), dont le suffixe -ᾱς reste inexplicé. Pourrait-on penser à un ancien -αος? κεφαλᾱς ‘qui a une grosse tête’ rejoindrait ainsi κεφάλα(ι)ος, et Ἀλκᾱς Ἀλκα(ι)ος.

<sup>17</sup> Voir mes *Leveurs d’impôts dans le royaume mycénien de Pylos*, Rome 1968, 41—42.

tribuables. Il est aisé de comparer, pour la formation, ἀμοιβαῖος 'alternatif', dérivé de ἀμοιβή 'alternance'. Quant aux mycénologues qui rejettent cette explication et voient, dans les *korokuraio*<sub>2</sub>, des contingents militaires, ils ne peuvent guère échapper à pareille analyse, distinguant un thème en -ᾱ et un suffixe -ιος dont l'iota est analogique<sup>18</sup>.

On peut tenir aussi pour relativement récents en mycénien deux autres termes administratifs pyliens désignant des districts du royaume: *deweroa*<sub>3</sub>*koraia*<sub>4</sub> et *pera*<sub>3</sub>*koraia*<sub>4</sub> ou *perakoraia*<sub>4</sub>, à quoi l'on doit joindre l' 'ethnique' *peraakoraio*<sub>2</sub>. Quoi qu'on ait pu en dire (moi-même compris)<sup>19</sup>, le plus simple est sans doute d'y voir des formes de deux adjectifs composés dont le second élément est -αγοραῖος 'appartenant à une agora', c'est-à-dire vraisemblablement rattaché administrativement à une localité qui était le siège des assemblées régionales. En effet, l'administration pylienne semble avoir réparti ses ressortissants en \*δεφεροαγοραῖοι 'comitiaux d'en-deçà' et \*περααγοραῖοι 'comitiaux d'au-delà', ce qui a entraîné, pour désigner les deux régions, l'emploi des féminins correspondants \*δεφεροαγοραῖα et \*περααγοραῖα. On sait qu'une chaîne montagneuse sépare la Messénie occidentale, où se trouve Pylos, de la Messénie orientale, où coule le Pamisos.

Sans entamer de commentaire institutionnel, notons seulement ici le contraste entre le mot administratif pylien -*akoraio*<sub>2</sub> (-αγοραῖος), formé à une époque où ἄγορά a pris une signification politique spéciale, et l'adjectif *akorao*<sub>2</sub>, \*ἄγοραον (plur. *akoraa*<sub>4</sub>, \*ἄγοραα) employé, à Cnossos, dans des inventaires d'animaux et se référant à la valeur ancienne et rustique d'ἄγορά 'marché'. C'est sans doute aussi à cet usage ancien et rustique que se rattache l'anthroponyme cnossien *akorao*<sub>2</sub>. On peut s'étonner que l'usage mycénien ait pu conserver ainsi, côte à côte, deux formes du même adjectif. Mais le français moderne ne garde-t-il pas pareillement l'ancien *courbatu* à côté du récent *courbaturé*, formé par l'analogie de *mesuré*, *figuré*, *dénaturé*, *saturé*, etc.?

En regard de *dina*<sub>4</sub>*o*<sub>2</sub> et de *dikatao*<sub>2</sub> que j'ai cités plus haut, le nom de sanctuaire *posidaio*<sub>2</sub>, c'est-à-dire \*Ποτιδαῖον, hom. Ποτιδήιον, paraît

<sup>18</sup> Dans la transcription habituelle, la différence entre les finales -*ajo* et -*aijo* n'est pas sérieusement justifiée. C. Ruijgh, dans ses Études sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien, Amsterdam 1967 §170, invoque les avis antérieurs de M. Doria et d'A. Heubeck pour affirmer que les mots en -*aijo*, -*eijs* etc. sont dérivés de thèmes en -*b* (-*abios*, -*ebios* etc.), eux-mêmes issus de thèmes en -*s* (-*asios*, -*esios* etc.). Ce n'est vrai que dans très peu de mots et aux prix d'étranges étymologies comme celle que Ruijgh précisément défend pour *korokuraio*<sub>2</sub>: pour lui, la graphie mycénienne représenterait Κροκυλᾱῖοι 'ceux de la Pierre (λᾱb-) du duvet de laine (κροκός)'!

<sup>19</sup> Les Leveurs d'impôts 59 ss.

dès lors une formation analogique relativement récente. Est-ce à dire que la grande divinité des eaux n'a reçu qu'assez tard, à Pylos, un sanctuaire localisé et défini? C'est possible, mais indémontrable<sup>20</sup>. Rien ne nous dit nettement non plus pourquoi plusieurs appellations de personnes ont une finale *-aio<sub>2</sub>*. Mais on peut croire que la formation est moins ancienne que celle en *-ao<sub>2</sub>*. Telles sont *idaio* = 'Ιδαῖος (cf. ἴδα, ἴδη 'bois, forêt' et le top. Ἰδη), *akaio* = 'Αλκαῖος ou 'Αρχαῖος ou 'Αγοῖος; *kutaio* = Κυταῖος (?); *araijo* = 'Αλαῖος (?) etc.

En réalité, ces formes sont les premières d'une espèce qui n'a cessé ensuite de se multiplier par analogie. Le mycénien se situe à un stade de l'histoire du grec où cette analogie agissait déjà, mais n'avait pas encore éliminé les formes en *-αος*, *-αα*, produites par l'évolution phonétique régulière. Il est remarquable que pareille réaction ne s'est produite que beaucoup plus faiblement pour les verbes dérivés en *-γω*: les finales *\*-αγω*, *\*-εγω* et *\*-ογω* devenues régulièrement *-άω*, *-έω* et *-όω*, sont généralement restées telles jusqu'à ce qu'interviennent les contractions que l'on connaît<sup>21</sup>.

\*

\*

\*

Cette théorie est confirmée par l'examen des adjectifs habituellement appelés 'de matière'<sup>22</sup>, dont le suffixe caractéristique était originellement *\*-eyos*. On sait qu'en grec du premier millénaire, ce suffixe est devenu *-εος* par amuïssement normal de *y* intervocalique. Secondairement s'est produite, en attique, une contraction en *-οῦς*. Mais déjà dans les poèmes homériques sont attestés des doublets en *-ειος*, que le poète a utilisés selon les besoins de l'hexamètre. On trouve ainsi σιδήρεος et σιδήρειος 'de fer', χάλκεος et χάλκειος 'de bronze', αἰγεος et αἰγειος 'de chèvre', κύνεος et κύνειος 'de chien' etc. Des formes en *-εος* soutenues par une vieille tradition littéraire se sont maintenues jusque dans l'usage postclassique. Elles ont manifestement continué à être senties comme distinctes des adjectifs d'appartenance en *-ιος*. Néanmoins, en dépit du sens, le mécanisme de l'analogie a partiellement joué à partir d'inter-

<sup>20</sup> Je ne vois pas sur quoi se fonde C. J. Ruijgh (Etudes § 174) pour supposer un thème préhellénique en *-h*. Apparemment, \*Ποσιδάιον (écrit \*Ποσιδαῖον) et \*Ποσειδάων (écrit \*Ποσειδαῶν) sont imaginés pour les besoins de la cause.

<sup>21</sup> Cf. P. Chantraine, Gramm. hom. I 166.

<sup>22</sup> En fait, à côté d'une majorité d'adjectifs de matière (comme χρύσεος), on en trouve d'autres qui décrivent l'aspect ou la teinte (p. ex. πορφύρεος) et on y joint, sans explication nette pour la sémantique, une série de dérivés de noms d'animaux (p. ex. αἰγεος). La signification n'étant pas notre problème, je parlerai simplement, dans cette étude, d' 'adjectifs de matière'.



férences imprécisables, mais certaines, entre les deux catégories. En effet, dès l'époque des tablettes, on trouve des adjectifs en *-ios* qui équivalent exactement à ceux en *-eos* et les concurrencent. Ainsi *kakio*<sub>2</sub>, \*χαλκίος 'de bronze' équivaut à *χάλκεος*; *wirinio*<sub>2</sub>, \*Φρινίος 'de cuir' à *wirineo* *wirineo*<sub>2</sub>, c'est-à-dire \*Φρίνεος; *kuwanio*<sub>2</sub>, \*κυανίος 'de pâte de verre' à *κυάνεος*. Pareillement, au féminin, *erapia*<sub>4</sub>, \*ἐλαφία semble bien équivaloir à *ἐλαφεία* de l'usage classique.

Que cette concurrence entre les deux formations en *-eos* et en *-ios* ait abouti à créer un suffixe *-eios*, il n'y a guère à en douter. Mais le phénomène est sporadique et relativement tardif. On a vu que *-eios* n'a jamais éliminé *-eos*. Il ne faut donc pas s'étonner si, en mycénien, on ne trouve encore cette création analogique en *-eios* que dans un seul exemple: l'adjectif *potinia<sub>4</sub>weo*<sub>2</sub> (fém. *potinia<sub>4</sub>wea*<sub>4</sub>) est écrit aussi une fois *potinia<sub>2</sub>wio*<sub>2</sub> à Pylos et une fois *potinia<sub>4</sub>weio*<sub>2</sub> à Cnossos. Tous les autres 'adjectifs de matière' gardent encore (du moins si l'on adopte la transcription proposée ici) la forme de suffixe *-eos* qui résulte normalement de l'évolution phonétique. Qu'il suffise de rappeler: *erepateo* ou *erepateo*<sub>2</sub>, ἐλεφάντεος 'd'ivoire'; *wirineo* ou *wirineo*<sub>2</sub>, \*Φρίνεος 'de cuir'; *ponikea* ou *(opi)ponikea*<sub>4</sub>, φοινικέα 'rouge, pourpre'; *rewoteo*<sub>2</sub>, λεόντεος 'léonin'; *rewotereo*<sub>2</sub>, \*λούτρεος 'de bain'; *raea*<sub>4</sub>, \*λαέα 'de pierre'; *ku-parisea*<sub>4</sub>, \*κυπαρισσέα 'de cyprès'; *kuteseo*<sub>2</sub>, \*κυτίσεος, et *kutesea*<sub>4</sub>, \*κυτισέα 'de cytise'; *toqideo*<sub>2</sub>, \*τροπίδεος 'de bois arrondi'; *weweea*, \*ΦεϞΦεέα > \*εἰρεέα 'de laine'.

Je pense donc que si l'on accepte les transcriptions *a*<sub>4</sub>, *e*<sub>2</sub> et *o*<sub>2</sub> respectivement au lieu de *ja*, *je* et *jo*, on obtient, dans ce cas aussi, une image du mycénien plus conforme à l'évolution historique du grec telle qu'on la connaît ou qu'on l'attend par ailleurs.

\* \* \*

Il en va de même, à mon avis, d'un autre élément morphologique bien connu: la terminaison du génitif singulier de la flexion nominale thématique.

On connaît, dans la transcription mycénienne traditionnelle, les nombreux génitifs en *-ojo* tels que *teojo* (de *teo*, Θεός), *reukojo* (de *reuko*, λευκός), *iqojo* (de *iqo*, ἵππος), *newojo* (de *newo*, νέ(φ)ος), *doerojo* (de *doero*, δοῦλος), *goukorojo* (de *goukoro*, βουκόλος) etc. Le problème, maintes fois discuté, est de situer cette forme de terminaison dans l'évolution phonétique du grec par rapport aux deux formes attestées en grec du premier millénaire: *-oio* dans le dialecte thessalien de la Pélasgiotide et *-oo*, devenu ensuite, par contraction, *-ou* ou *-ω*, dans tous les autres

dialectes. Quant à la langue homérique, on y trouve tantôt -oo/-ou<sup>23</sup>, tantôt -oio selon les besoins métriques. On sait que, depuis l'Antiquité, la forme -oio a été considérée comme un éolisme. Aujourd'hui, le déchiffrement des tablettes a amené les hellénistes à rejeter ou, du moins, à nuancer cette explication, car la forme mycénienne habituellement transcrite -ojo a naturellement été identifiée à -oio du grec ultérieur<sup>24</sup>. Pour être apparemment logique et simple, cette position n'est pas cependant sans difficultés. Elle implique, entre le 'proto-éolien' représenté par le thessalien et par les 'éolismes' homériques d'une part, et le mycénien des tablettes d'autre part, une affinité dialectale étrange et, quoi qu'on en ait dit, inexpliquée. La phonétique non plus, d'ailleurs, n'est pas limpide et les avis diffèrent sur l'évolution qui, de l'indo-européen \*-osyo (assuré par la comparaison de skr. -asya, av. -ahyā etc.), a abouti aux formes grecques<sup>25</sup>.

Je pense que la question se simplifie tout à fait si l'on accepte de transcrire, dans les tablettes, -oo<sub>2</sub> au lieu de -ojo<sup>26</sup>. Le mycénien se range d'emblée dans la ligne de la majorité des dialectes grecs ultérieurs et spécialement du groupe arcado-chypriote, avec lequel on attend la plus grande affinité. L'évolution phonétique \*-osyo > \*-ohyo > \*-oyo > -oo est d'ailleurs celle qu'impose l'amuissement de -s- et de -y-. En vérité, la forme -oio est une exception seulement éolienne, dont l'explication n'a rien à voir avec la mycénologie. Quant au génitif en -āo (myc. -ao) des masculins en -ā, on peut dès lors continuer à l'expliquer par l'analogie de ceux en -os, comme on l'a admis depuis longtemps. L'opinion de C. Ruijgh qui prétend inverser le sens de cette analogie<sup>27</sup>, n'est qu'une hypothèse entraînée par son système d'explication.

\*

\*

\*

L'examen des adjectifs en \*-yos dérivés de thèmes nominaux en -s concorde parfaitement avec les observations précédentes. L'aboutis-

<sup>23</sup> La forme non contractée est conservée dans des formules anciennes (préioniennes), où la métrique ne laisse pas de doute. Voir P. Chantraine, *Gramm. hom.* I 45 et 194—5.

<sup>24</sup> Sur cette question, voir en dernier lieu P. Wathélet, *Les traits éoliens dans la langue de l'épopée grecque*, Rome 1970, 239—42 et 343.

<sup>25</sup> Voir P. Wathélet *op. cit.* 136—40.

<sup>26</sup> Je ne puis dire pourquoi, dans ce cas, les scribes emploient toujours -oo<sub>2</sub> et n'écrivent, semble-t-il, jamais -oo. Mais la répartition des autres homophones (p. ex. a/a<sub>2</sub>/a<sub>3</sub>) n'est pas non plus toujours justifiable et il faut compter avec certaines habitudes 'orthographiques'.

<sup>27</sup> *Études* § 50 et § 58.

sement normal du groupe *-esyo*s est *-eos* en grec du premier millénaire. Toutefois, on trouve concurremment des formes en *-eios*, qui ne procèdent pas d'un traitement phonétique particulier, mais, encore une fois, sont dues à l'influence analogique de la nombreuse classe des adjectifs en *-ios*<sup>28</sup>. Dans la langue homérique, les deux formes sont utilisées selon les besoins de la métrique: c'est net, par exemple, pour *κήδεος* et *κήδειος* 'dont on se soucie, cher'. Plus tard, en ionien et en attique, on trouve aussi, par exemple, *ἐπιτήδεος* et *ἐπιτήδειος* 'convenable'. Sans doute, les inscriptions attiques classiques n'attestent que *τέλεος* 'accompli, parfait'. Mais c'est *τέλειος* qu'emploie Homère, suivi par les poètes et par les écrivains postclassiques. En somme, comme dans les adjectifs de matière, les formes en *-eios* ont tendu à se généraliser au détriment de celles plus anciennes en *-eos*; *ἔρκειος*, *ὄνειδειος*, *ἔλειος*, *ἔτειος* etc. n'ont pas de doublet connu en *-eos*.

Les dérivés de noms neutres en *-as* présentent la même double formation: *κεράός* (hom.) et *κεραιός* (att.) 'cornu'; *γεραίος* (hom.) et *γεράος* (att.) 'vieux'; *κνεφαῖος* 'obscur' (att.) etc.

Les exemples de pareilles formations ne sont pas nombreux en mycénien. Ils suffisent cependant à montrer que les deux terminaisons sont dès alors en concurrence. Ceci n'apparaît pas naturellement si l'on s'en tient aux transcriptions habituelles en *-ejo* et *-eijo*. Mais il suffit d'y substituer respectivement *-eo<sub>2</sub>* (*-ea<sub>4</sub>*) et *-eio<sub>2</sub>* (*-eia<sub>4</sub>*) pour que le mycénien s'insère parfaitement dans l'histoire de la langue. Le meilleur exemple est sans doute l'adjectif substantivé écrit tantôt *qeteo*, tantôt *qeteo<sub>2</sub>*. Manifestement, c'est un vieux terme technique de la langue des affaires: la notion étymologique est celle d'estimation. Il aurait dû devenir, au premier millénaire, *\*τειτεος*, mais le nom neutre en *-s* dont il dérive, *\*τειτος* (apparenté au groupe de *τίω*, *τίνυμαι*, *τίνω* et équivalent formel de skr. *cetas*) n'a pas non plus survécu.

Le sens de *qeteo* apparaît bien dans la tablette cnossienne Fh 348, où le scribe a noté un trop-perçu: le 'prix forcé' (*ono isukuwodoto*, ὄνος ἰσχυόδοτος) est supérieur à l' 'estime' (*qeteo*, probablement *\*τειτεον*). C'est évidemment le même terme, écrit un peu différemment, qui apparaît à Pylos dans la tablette Fr 1206: *toso qeteo<sub>2</sub>* (τόσον *\*τειτεον*)

<sup>28</sup> C. Ruijgh (Etudes §170), admet, en fait, cette substitution de *-ios* à *-yos* quand il restitue *-eios* au lieu de *-esyo*s, mais il situe — à tort selon moi — le phénomène avant l'altération préhistorique de *s*. Quant à l'explication de M. Lejeune (Traité<sup>2</sup> 114), qui suppose un traitement de *-sy-* en *-yy-* avec une 'réduction occasionnelle' à *-y-* et un jeu d'extension 'masqué par les actions analogiques', elle est, à tout le moins, embarrassée.

'montant de l'estime'. Le pluriel est *getea* à Cnossos (Fp 363) et *getea*<sub>2</sub> à Pylos (Un 138)<sup>29</sup>.

L'interprétation de *area*<sub>4</sub>, \*ἄρεα, comme le neutre pluriel ou le féminin singulier de l'adjectif \*ἄρεος 'supplémentaire', dérivé du nom neutre ἄρος 'avantage, bénéfice, supplément', n'est sans doute qu'une hypothèse fondée sur une seule attestation (PY Tn 316)<sup>30</sup>, mais il n'y en a pas de mieux fondée jusqu'à présent. Nous avons manifestement affaire ici aussi à un archaïsme.

Il n'est pas étonnant que des formations anciennes comme \*τεῖτεος et \*ἄρεος n'aient pas subi l'analogie des adjectifs en -ιος. En revanche, cette analogie a joué dans les adjectifs patronymiques tels que *etewokereweio*<sub>2</sub>, \*ἘτεΦοκλεΦειος "du lignage d'Étéocle", dans lesquels la notion d'appartenance se conçoit mieux et qui sont dès lors très directement comparables aux adjectifs du type πάτριος.

L'usage mycénien atteste donc le début, encore hésitant, du glissement de -εος vers -ειος. C'est ce que confirme le cas parallèle de l'adjectif dérivé de κέρας<sup>31</sup>: dans la même série Sd de Cnossos, on trouve *keraa*<sub>4</sub>(*pi*) une dizaine de fois et *kerai*<sub>4</sub>(*pi*) seulement une fois. En fait, la vieille formation κεραός a résisté, et encore longtemps, après l'époque des tablettes. Elle est la seule attestée chez Homère. Le néologisme κεραιός est toujours resté une forme secondaire. Il faut attendre, pour le trouver davantage, des inscriptions attiques relativement récentes.

\* \* \*

Ces observations nous mènent tout droit à la formation des féminins du type βαρεῖα que Martin Ruipérez a hardiment et nettement élucidées en 1966<sup>32</sup>. Le linguiste espagnol considère avec raison comme originelles les formes en -έα (ᾠκέα, βαθέα, δασέα, ὄξεα, θρασέα etc.). Pour lui, "la seule interprétation possible semble d'admettre que les 'rares' formes en -έα sont des vestiges d'un état de langue plus ancien, tandis que les formes plus fréquentes en -εῖα sont à considérer comme le résultat de

<sup>29</sup> Voir L. Deroy et M. Gérard, Le cadastre mycénien de Pylos, Rome 1965, 24—7.

<sup>30</sup> Voir M. Gérard-Rousseau, Les mentions religieuses dans les tablettes mycéniennes, Rome 1968, 39—40. — Le mot se trouve peut-être aussi dans KN Vc 208, mais l'absence de contexte empêche de rien affirmer. Quant à *areio*<sub>2</sub>, c'est un anthroponyme, sans doute d'origine différente.

<sup>31</sup> La flexion des neutres en -ας a été très tôt alignée sur celle des neutres en -ος. Cf. M. Lejeune dans Rev. de Philol. 42, 1968, 230—4.

<sup>32</sup> M. S. Ruipérez, Mycenaean *ijereja*: an interpretation, dans Proceedings of the Cambridge Colloquium on Mycenaean Studies 1966, 211—6.

réfections (ou peut-être de réactions prophylactiques) visant à sauvegarder une certaine unité des finales féminines relativement à -iǎ (-τῑiǎ) et plus exactement à -eiǎ des thèmes en -s.”

Selon Ruipérez, les féminins classiques du type βαρεῖα n'impliquent donc nullement, comme on l'enseigne généralement, une évolution à partir d'un hypothétique \*βαρεFyα, mais ils ont été formés par pur et simple transfert de la finale -eiα<sup>33</sup>. Il explique de la même manière la formation secondaire des féminins du type ἱέρεια, où, selon lui, la finale -eiα a été substituée telle quelle à -ευς du masculin, comme le prouvent sans conteste les exemples mycéniens: citons entre autres, dans la transcription habituelle, *ijereja* en regard de *ijereu*, *diwijeja* en regard de *diwiju*, *eropakeja* en regard de *eropakeu*, *kerameja* en regard de *kerameu*.

Selon M. Ruipérez, il faut probablement chercher l'origine de cette finale -eiα dans les féminins de thèmes en -s (type ἡριγένεια). Cette explication reste entièrement valable si, comme je le crois, on admet que la finale était plus anciennement -eǎ dans les deux catégories de mots. Dans les mots en -s, la finale originelle \*-esyǎ est devenue normalement -eǎ par suite du double amuïssement de s et de y. A mon sens, les deux noms composés mycéniens de femmes, habituellement transcrits *a<sub>3</sub>pukeneja* et *atikeneja*, doivent être notés *a<sub>3</sub>pukene<sub>4</sub>* et *atikene<sub>4</sub>*, avec un second terme -γένεα. C'est plus tard que la réfection -γένεια s'est produite par influence des féminins en -iǎ<sup>34</sup>. Cette finale -iǎ se trouvait, dès l'origine, après un groupe de consonnes: \*-yǎ<sub>2</sub> est devenu \*-iyǎ<sub>2</sub> comme \*-yos est devenu \*-iyos. Le phénomène est bien attesté, dès le mycénien, par les noms d'agents féminins en -τῑiα tels que *aketiria<sub>4</sub>* (en transcription habituelle *aketirija*)<sup>35</sup>.

Ainsi donc, en transcrivant le syllabogramme n° 57 par *a<sub>4</sub>* au lieu de *ja*, on obtient ici encore des formes mycéniennes conformes à l'évolution phonétique régulière et antérieures à la réfection analogique. Je pense

<sup>33</sup> Notons que C. J. Ruijgh (Etudes § 183) considère, au contraire (et à tort, selon moi) les formes en -eǎ comme anciennes et celles en -éα comme analogiques.

<sup>34</sup> Cette explication exclut nécessairement l'hypothèse soutenue récemment par C. J. Ruijgh (Etudes § 38) qui considère la finale -eiα de Αἱρυγένεια (myc. *a<sub>3</sub>pukeneja*) comme ancienne et suppose une évolution phonétique \*-esyǎ > \*-ehyǎ > \*-eyyǎ.

<sup>35</sup> Cf. P. Chantraine dans Etudes Mycéniennes, Paris 1956, 99—104, et d'autres. Les graphies en -tira<sub>2</sub> du type *aketira<sub>2</sub>* attestent, naturellement la même finale \*-τῑiα. L'hypothèse de M. Lejeune (Mémoires I 276) selon laquelle *ra<sub>2</sub>* représenterait une prononciation rapide -τῑyα tendant à produire une réduction syllabique, ne me paraît pas défendable. En effet, un même scribe pylien a employé *aketeria<sub>4</sub>* et *aketira<sub>2</sub>*: il prononçait vraisemblablement d'une seule manière. D'autre part, la voyelle morte *i* dans -tira<sub>2</sub> ne se justifie que si la syllabe suivante comprenait un *i* bien distinct et non un *y*.

qu'il faut écrire sans *j* les féminins correspondants aux noms en -ης, à ceux en -ευς et à quelques autres: p. ex. *atikenea*<sub>4</sub> = \*Αντιγένεα (m. Ἀντιγένης), *ipemedea*<sub>4</sub> = \*Ιφιμήδεα? (m. \*Ιφιμήδης), *diwie<sub>2</sub>a*<sub>4</sub> = \*διFίεα (m. *diwie<sub>2</sub>u*), *ie<sub>2</sub>rea*<sub>4</sub> = \*ιέρεα (m. *ie<sub>2</sub>reu*), *dogea*<sub>4</sub> = \*δόκεα 'surveillante' (m. anthropon. *dogeu*)<sup>36</sup>, *idomenea*<sub>4</sub> = \*Ιδομένεα (m. Ἰδομενεύς), *posidaea*<sub>4</sub> = \*Ποσιδάεα, théon. (m. *posidao*, \*Ποσιδάων), *adaratea*<sub>4</sub> = \*Αδράστεα (m. Ἀδραστος).

Il est évidemment difficile de déterminer jusqu'où l'extension du suffixe doit être recherchée, car la graphie linéaire B ne permet pas de distinguer -εα de -εῖ. Il faut réserver la possibilité d'appellations féminines dérivées du nom masculin correspondant par l'emploi du suffixe -εος: qu'il suffise de rappeler les adjectifs homériques d'appartenance Ἀγαμεμνόνεος, Ἑκτόρεος, Νεστόρεος<sup>37</sup>. Il reste en tout cas que l'adoption d'une graphie -ea<sub>4</sub> (= -εῖ) au lieu de -eja (= -εῖ) est non seulement possible, mais rend le mycénien plus conforme à l'évolution phonétique attendue à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, avant que des réactions analogiques n'uniformisent en -ῖ et en -εῖ les finales caractéristiques du féminin.

Les formes féminines de participes parfaits actifs se rangent sans peine dans cette nouvelle perspective. Nous disposons d'une forme claire: *araru<sub>4</sub>* (graphie habituelle *araruja*) qui procède d' \*ἄραρ-υσ-γῖ (en regard du masculin \*ἄραρ-φως). Comme dans les cas du génitif thématique (\*-οσγο > -οο) et du féminin des thèmes en -s (\*-εσγῖ > -εῖ), je crois que l'amuïssement de *s* et de *y* était accompli avant la période mycénienne et que, dès lors, la finale mycénienne du féminin des participes parfaits actifs était -υῖ, avant de devenir ultérieurement -υῖ par l'effet de l'analogie. Il est possible que *dedikua*<sub>4</sub> appartienne à la même catégorie.

\*

\*

\*

Pour achever la revue des principaux groupes morphologiques et lexicaux où les graphies habituelles avec *j* ne sont pas justifiées, il reste à considérer les exemples mycéniens de formations intensives-compara-

<sup>36</sup> Sur cette interprétation, voir L. Deroy et M. Gérard, Le cadastre mycénien de Pylos 1965, 137—138.

<sup>37</sup> Sur l'existence de flottements entre -εῖ et -εῖ, voir récemment C. J. Ruijgh, Etudes § 250. Je crois devoir mentionner ici le mot *iqea*<sub>4</sub> (en graphie habituelle *iqeja*, épithète de [po]tinija dans PY An 1281, que M. Gérard-Rousseau (Les mentions religieuses, Rome 1968, 118—120) transcrit ἱππεῖα en renvoyant à ἱππειος, mais qu'on devrait peut-être écrire \*ἱππεα en la rapprochant de ἱππεύς.

tives caractérisées par le suffixe indo-européen \*-yos-. Les différents traitements subis par ce suffixe sont analogues à ceux — déjà vus — du suffixe thématique d'appartenance \*-yos. Ainsi naturellement les groupes primitifs  $\kappa\gamma$ ,  $\gamma\gamma$  et  $\chi\gamma$  se sont réduits à des sifflantes. On en connaît une série d'exemples dès la langue homérique: βράσσων (de βραχύς), θάσσων (de ταχύς), ἐλάσσων (de ἐλαχύς), γλύσσων (de γλυκύς), μέζων [att. μείζων] (de μέγας), ὀλίζων (de ὀλίγος) etc. En mycénien, on connaît *kaʒoe* = nom. pl. \*κάσσοες (de κακός). Ces formes sont anciennes, antérieures à la période mycénienne et n'ont pas de rapport direct avec le problème de *y* qui nous occupe ici.

En revanche, il nous faut tenir compte du traitement de *y* après un groupe de consonnes. On a vu que, dans pareil cas, la nécessité de la syllabation a introduit, dès une date extrêmement ancienne, une voyelle d'appui *i* et il en est résulté une variante du suffixe, \*-iyos-<sup>38</sup> à côté de -yos-. Le grec en offre diverses attestations: αἰσχίων (cf. αἰσχροός), κερδίων (cf. κερδαλέος), ἀλγίων (cf. ἀλγεινός). Secondairement, ce suffixe caractéristique -iyos- a été utilisé abusivement après des thèmes en simple consonne, où le *y* devait normalement disparaître. Ainsi s'expliquent βραχίων à côté de βράσσων, κακίων à côté de \*κάσσων, παχίων à côté de πάσσων, γλυκίων à côté de γλύσσων etc. Ainsi s'explique aussi le terme épique μολίων 'cocher habile à la course, coureur' (généralement tenu pour un anthroponyme), dont la formation se révèle par là relativement récente<sup>39</sup>.

C'est naturellement dans cette perspective qu'il convient d'expliquer deux exemples mycéniens d'intensifs-comparatifs en -yos-.

Le premier est connu, dans la transcription habituelle, par les formes nom. m.-f. sg. *meujo* et *mewijo*, nom. duel ou pl. *meujoe* et *mewijoe*, nom. nt.pl. *meujoa<sub>2</sub>*, et il signifie 'notablement petit, plus petit'. Ces formes représentent deux formations successives: la plus ancienne \**meiw-yos-* est représentée par myc. *meujo*, *meujoe* et *meujoa<sub>2</sub>*; la seconde \**meiw-iyos-*, avec un doublet analogique du suffixe, est attestée par myc. *mewijo* et

<sup>38</sup> Cet *i* est normalement bref. Il l'est généralement dans la langue homérique et dans les dialectes grecs autres que l'attique. Le *ī* est sans doute une innovation secondaire, d'origine probablement rythmique. On sait que le sanskrit atteste aussi -īyas- à côté de -iyas-, mais rien ne prouve qu'il y ait là un rapport datant de l'indo-européen commun. Jusqu'à preuve du contraire, il vaut mieux penser à des évolutions parallèles secondaires. C'est notamment l'avis de O. Szemerényi, *The Mycenaean and the Historical Greek Comparative and their Indo-European Background*, dans *Studia Mycenaea*, *Proceedings of the Mycenaean Symposium*, Brno 1966 (1968), 32 n. 26.

<sup>39</sup> Sur cette explication de μολίων, voir L. Deroy et M. Gérard, *Le cadastre mycénien de Pylos*, Rome 1965, 60—1.

*mewijoe*. Je crois que les formes mycénienes du premier type doivent être transcrites respectivement *meno<sub>2</sub>*, *meno<sub>2</sub>e* et *meno<sub>2</sub>a<sub>2</sub>*. Elles sont conformes à l'évolution phonétique régulière: \**meiwyo-* est, en effet, normalement devenu \**meiwo-* par interversion de *w* et *y*<sup>40</sup>. Elles seraient sans doute en alphabet grec ultérieur \**μείφων*, \**μείφοε* ou \**μείφοες*, et \**μείφοα*. En revanche, les formes du second type sont, selon moi, à transcrire *mewio<sub>2</sub>* et *mewio<sub>2</sub>e*, c'est-à-dire en alphabet grec \**μειφίων* et \**μειφίοες*. Il est difficile de dire à quoi correspond le grec classique *μείων*, pour lequel il n'y a aucun vestige de digamma.

Le second exemple mycénien d'intensif-comparatif en *-yo-* est, dans la graphie habituelle, au gén. sg. *aro<sub>2</sub>jo*, au nom. duel ou pl. *aro<sub>2</sub>e*, au nom. nt. pl. *aro<sub>2</sub>a*. Il est apparemment comparable au classique *ἄρειων* 'notablement bon, meilleur' (cf. superl. *ἄριστος*), mais le détail phonétique fait difficulté. Il est possible qu' *ἄρειων* ait subi l'influence de l'adjectif *ἄρειος* 'bon, efficace' et qu'il faille compter avec une forme \**ἄρίων*. Celle-ci est-elle une réfection qui a remplacé \**αῖρίων* (de \**ar-yōs-*)? Il est peut-être plus simple de poser au départ *ἄρι* (connu comme particule augmentative) et de restituer un intensif-comparatif \**ari-yōs*, gén. \**ariyo so s*, nom. m.-f. pl. \**ariyo se s*, nom. nt. pl. \**ariyo sa*. Ce sont précisément ces prototypes qui sont attestés en mycénien si l'on accepte de transcrire *ro<sub>2</sub>* par *rio* et *jo* par *o<sub>2</sub>*<sup>41</sup>: gén.sg. *arioo<sub>2</sub>* (= \**ἄρίοος*), pl. *arioe* (= \**ἄρίοα*).

\*

\*

\*

Nous avons ainsi passé en revue les principaux groupes lexicaux et morphologiques où l'analyse permet de juger s'il y a vraiment une raison de garder, dans la transcription du mycénien, les syllabogrammes *ja*, *je* et *jo*. Il me paraît résulter de cet examen qu'en aucun cas, le maintien de *j* ne s'impose. Manifestement le yod s'est amui en grec, sauf comme second élément de diphtongue, bien avant la période mycénienne des tablettes. En revanche, si l'on substitue respectivement *a<sub>4</sub>* à *ja*, *e<sub>2</sub>* à *je* et *o<sub>2</sub>* à *jo*, on obtient des formes mycénienes plus conformes à l'évolution phonétique attendue, et donc un état de langue moins altéré par l'action uniformisante des analogies. En outre, cet accommodement graphique et phonétique fait disparaître toute une série d'incohérences que ne justifient ni la différence des lieux, ni la diversité des scribes, ni même la facture rapide et négligée des tablettes. Il n'y a plus à s'interroger sur

<sup>40</sup> Cf. M. Lejeune, *Traité de phon. gr.*<sup>2</sup>, Paris 1955, 147.

<sup>41</sup> Cf. A. Morpurgo, *Lexicon*, s.v. *a-ro<sub>2</sub>-jo*: "Intell. fortasse *arō<sub>2</sub>jos* < \**aryos-os* (cf. *a-ro<sub>2</sub>-a*), *jo* = *o* sumpto"!



la coexistence — dans la transcription habituelle — de *o-* et *jo* (=  $\omega\varsigma$ ), d' *aketerē* et de *jaketerē*, de *wirineo* et de *wirinejo*, de *geteo* et de *getejo*, de *wearepe* et de *wejarepe*, de *ierēu* et de *ijerēu*, de *tiriowe* et de *tirijowe* etc. Il est permis de ne plus chercher entre les finales *-ajo* et *-aijo*, entre *-aja* et *-aija* des nuances articulatoires que l'écriture linéaire B n'a pas généralement l'habitude de distinguer. Il n'y a plus à tenir compte d'un génitif *-ojo* suggérant une primitive et surprenante connexité dialectale avec l'éolien. Sans doute n'ai-je pas rencontré tous les emplois de *j*. Il n'est pas possible, d'un seul coup, d'expliquer tous les mots dont l'analyse se trouve ainsi plus ou moins modifiée. Un des cas difficiles est constitué par les doublets apparents (en transcription habituelle) *diujo*/*diwijo* et *diuja*/*diwija*. En réalité, ce ne sont pas exactement des doublets, mais des dérivés différents et successifs du thème bien connu \**diw-* 'ciel, dieu-ciel, éclat'. Le simple dérivé \**diwjos* (bien assuré par le skr. *divyah*) est normalement devenu en grec, après interversion des sonantes, \**dīwos*: c'est la forme attestée en mycénien par le prétendu *diujo* qu'il convient d'écrire *dino<sub>2</sub>* et qui, au neutre \* $\Delta\tilde{\iota}\tilde{\nu}\tilde{\omega}\nu$ , désigne le 'temple de Zeus' à Pylos (= class.  $\Delta\tilde{\iota}\tilde{\nu}$ ). La forme féminine correspondante *diuja*, qu'il faut à mon avis écrire *dina<sub>4</sub>*, désigne une déesse pylienne, \* $\Delta\tilde{\iota}\tilde{\nu}\tilde{\alpha}$  (= class.  $\Delta\tilde{\iota}\tilde{\alpha}$ ). Le nom de mois *diwijo*, à écrire *diwio<sub>2</sub>*, est un adjectif dérivé différent, dû à l'extension secondaire du suffixe  $-\iota\omega\varsigma$ : \* $\delta\tilde{\iota}\tilde{\nu}\tilde{\iota}\omega\varsigma$  'de Zeus'. C'est sans doute le féminin de cet adjectif qui se trouve dans la tablette pylienne An 607,5: *diwia<sub>4</sub> doera*. Rien n'oblige, en effet, à identifier, comme on le fait généralement<sup>42</sup>, la structure de cette expression avec celle de PY Cn 1287,6, *dina<sub>4</sub> doero* (en transcription habituelle *diuja doero*), où le premier terme est le génitif du théonyme (\* $\Delta\tilde{\iota}\tilde{\nu}\tilde{\alpha}\varsigma$ ). Il résulte évidemment de cette analyse que les dérivés *diwie<sub>2u</sub>*, *diwie<sub>2a4</sub>* et *diwia<sub>4</sub>ta* (en transcr. habit. *diwijeu*, *diwijeja* et *diwijata*) n'ont probablement rien à voir avec la déesse précitée *dina<sub>4</sub>*, ni avec son temple *dina<sub>4o</sub>*.

Si l'hypothèse que j'ai tâché de défendre, s'avère, elle implique non seulement que l'écriture linéaire B ne comprenait aucun signe en *j-* et que sans doute l'antique yod indo-européen avait disparu de l'usage grec avant le temps des tablettes, sauf comme second élément de diphtongue<sup>43</sup>, mais elle suggère aussi, si l'on en croit l'examen du doublet

<sup>42</sup> Cf. notamment M. Gérard-Rousseau, Les mentions religieuses, 68.

<sup>43</sup> Comme je l'ai déjà dit, je crois que *ra<sub>2</sub>* = *ria* (et non \**rya*) et que *ro<sub>2</sub>* = *rio* (et non \**ryo*). Ainsi *ekera<sub>2wo</sub>* = [e]*keria<sub>2wo</sub>*, et *popuro<sub>2</sub>* = \**popurio<sub>2</sub>* (cf. *kuwanio<sub>2</sub>*, *wirinio<sub>2</sub>*). Si *kuparo* représente bien  $\kappa\upsilon\pi\alpha\iota\rho\omega\varsigma$ , il faut en distinguer *kuparo<sub>2</sub>*, qui doit être \* $\kappa\upsilon\pi\alpha\iota\rho\iota\omega\varsigma$  ou \* $\kappa\upsilon\pi\alpha\iota\rho\iota\omega\varsigma$ .

*asasaramē/jasasaramē* des documents linéaires A, que l'écriture et la langue minoennes, plusieurs siècles auparavant, n'avaient pas non plus de phonème *y*. On sait déjà, par l'absence, en écriture linéaire B, de signes spécifiques pour noter l'aspiration (esprit rude) et pour rendre les occlusives aspirées du grec, que le modèle linéaire A manquait de pareils signes et que vraisemblablement il n'y avait point de pareils phonèmes dans le tableau phonologique du minoen. Ces inductions ne sont pas sans importance pour ceux qui cherchent à planter quelques jalons 'du côté de chez Minos'.